



TEXTE  
LA DELIVRANCE

d'après l'exposition de Barthélémy Toguo  
*Of Blood and Water*

Centre d'art contemporain  
Le Parvis, Tarbes  
2 mai - 28 septembre 2019

catalogue bilingue français/anglais

auteurs:  
Magali Gentet (commissaire)  
Blandine Gwizdala  
Marion Zilio

Editions Bandjoun Station  
303 p.

I.

Je me suis assise au bord de l'eau près d'un sentier forestier. Un chien est venu jouer, il avait de grands yeux d'enfant; il s'est agité dans l'eau comme on saute dans les flaques, puis s'en est allé rejoindre sa famille. Je suis restée là à contempler le paysage, à observer les oiseaux, un héron en chasse, une poignée de têtards et des araignées d'eau. J'ai respiré le bon air sous les feuillus qui laissaient glisser des rais de lumière tendre éclairant le fond vaseux de la rivière. Je me suis sentie chez moi dans ces odeurs de nulle part ailleurs, dans le silence raisonné d'un cocon de mousse en harmonie avec les craquements de bois, la vibration des ailes des insectes et les chants des animaux cachés. Dans ce village où les cloches de l'école et de l'église ponctuent les journées et relèguent les montres au fond des tiroirs, la vie s'écoule sans peine et sans fard dans une extravagante simplicité. Ma famille n'y est pas née, mais mon coeur s'y est planté comme un roseau sauvage. Mon pays, c'est ce village.

II.

hier ils ont déraciné un arbre  
pour construire une pirogue

ils ont pris tous les risques  
pour une embarcation sans boussole  
une embarcation minuscule  
bondée comme une heure d'affluence

entassés comme empilés  
dans cette boîte qui balance  
ils ont vendu ce qu'ils possédaient  
pour un voyage sans billet  
vers une vie meilleure  
loin des guerres, des exactions sommaires  
et de la misère

apeurés et éreintés  
par un exode involontaire  
ils ont livré leur vie  
à des passeurs peu scrupuleux  
aux autorités maritimes  
d'un pays qui ne voudra pas d'eux,  
eux désormais apatrides

fuir le chaos surtout  
et redevenir quelqu'un  
construire sa maison et voir plus loin  
avoir le temps et le droit de penser  
sortir du piège d'un avenir prédestiné

exister,  
enfin.

## III.

Les pirogues que Barthélémy Togo présente dans son exposition proviennent du Sénégal et ont été disposées sur de grands socles en bois brut qui rappellent par leur différence de taille le mouvement de la mer, les creux de la houle et ses colères. Décorées de manière traditionnelle, elles arborent sur fond blanc des couleurs vives, simples et joyeuses que sont le vert, le jaune, le rouge et le bleu. En noir, leurs noms de baptême censés porter chance aux marins ivres de bonne pêche et d'eau clémente. Ici, les noms des grands visionnaires de l'Afrique, des intellectuels, des poètes, des hommes politiques originaires du Cameroun, du Ghana, du Burkina Faso, du Sénégal, d'Afrique du Sud et du Congo. Thomas Sankara, Nelson Mandela, Cheikh Anta Diop, Kwame Nkrumah, Ruben Um Nyobe et Patrice Lumumba, autant d'hommes pour une vision commune, celle d'une Afrique unie et fière, affranchie du joug colonialiste et résolument tournée vers un avenir autonome. L'autonomie est ce qui rend les hommes libres et heureux. Chacun a défendu selon ses principes une pensée fondamentale pacifiste tournée vers le peuple et misé sur l'éducation, le travail, la laïcité, le féminisme, la protection de l'environnement, la culture et l'identité africaines, l'égalité salariale entre blancs et noirs, l'autosuffisance alimentaire et l'indépendance. Une vague d'idées progressistes qui devaient participer au réveil d'une Afrique meurtrie par des siècles de colonisation, de déracinements, d'exils et de frustrations. Seulement le pouvoir s'arrange pour ronger l'homme comme le termite les fondations de la maison, et on assassine ceux qui veulent changer les modèles de société vers plus de justesse et d'équité, on les fait taire, pour que se dressent alors



fièrement ceux qui ont sur les mains le sang du peuple et du renouveau, qui scandent des diatribes infectes avec la voix rauque de leur grave incompetence, et dont le ton et les gestes clownesques affligent les âmes pures et chagrinent l'innocence, vertu ultime des grands idéaux. Aussi les hommes sains et visionnaires doivent-ils faire entendre leur cœur dont le battement tel un tambour sera un jour si fort qu'il nous réunira tous autour d'un plan génial humaniste, bienveillant et respectueux.

#### IV.

On perçoit au détour des pirogues les corps et les visages d'individus peints à l'aquarelle dans des expressions et des postures dramatiques telle une série d'images théâtrales stroboscopiques jouant une scène de passagers en détresse. Les leaders africains ne sont plus, leurs idéaux se sont noyés dans une flaque de mazout et la lourdeur des pirogues en bois ressemble à celle du fardeau des africains exposés aux pires fléaux de l'humanité. Tout autour, de hauts vases en porcelaine à taille humaine évoquent la fragilité des êtres soumis à la violence des exils tout comme à celle des virus qui déciment les peuples, tels Ebola et le Sida. En menant des recherches à l'Institut Pasteur, Barthélémy Togo a reproduit le motif tentaculaire de ces virus qui semblent s'appropriier les corps comme des parasites aspirant minutieusement l'ultime fluide de leur énergie vitale. Il y a aussi peint son autoportrait de sorte à fixer son regard sur le visiteur, un regard universel qui semble poser une question, peut-être mille questions dont on connaît intrinsèquement les réponses. Un regard de vieux sage qui sait parce qu'il a vu.



V.

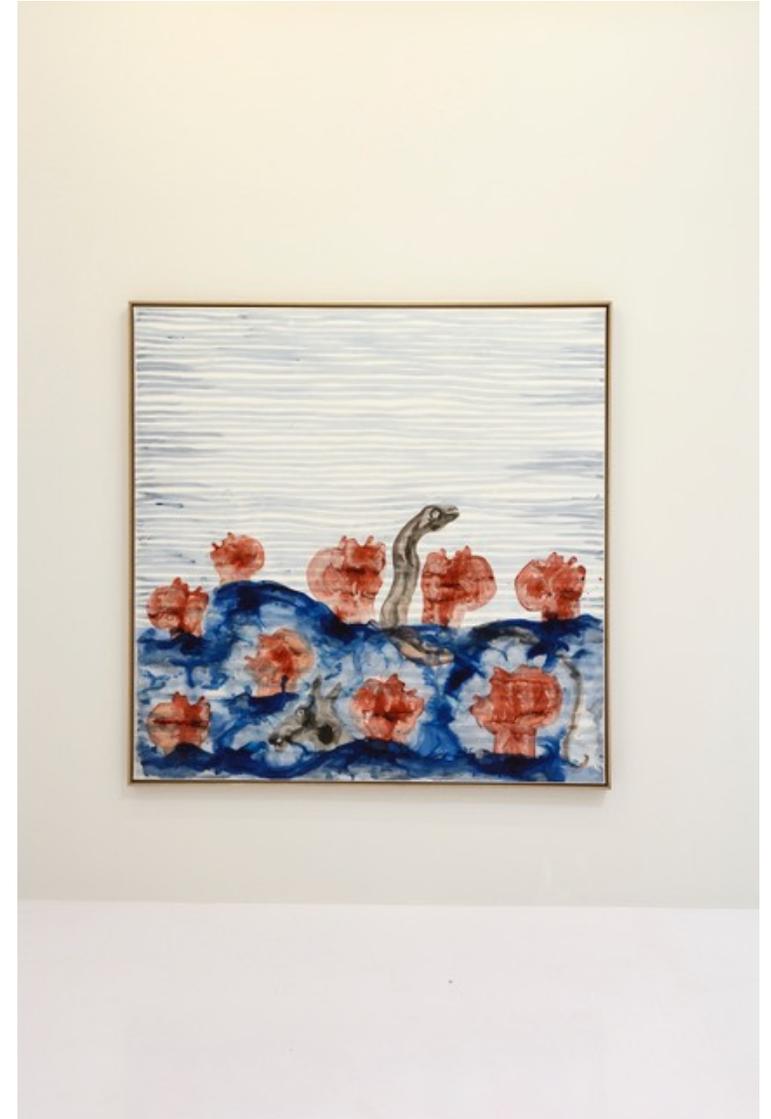
Partir, évidemment. Quitter une terre qui ne prend pas suffisamment soin de ses habitants, où le pouvoir est excessif, où les institutions sont corrompues, où les guerres frappent, où la discrimination tue. Où ce sont les faibles qui décident. Tenter sa chance de toute façon, la vie a moins d'importance désormais. Les deux peintures de la série *Déluge* proposées dans l'exposition représentent une situation post-nauffrage. La légèreté de l'aquarelle confère aux sujets peints une aura sensible et organique que l'on pourrait aisément considérer comme les figures universelles de la condition humaine. Car cet homme qui sombre, c'est tous les hommes qui tombent. Tous ceux qui se courbent chaque jour sous le poids d'un système économique monstrueux et s'éreintent, s'usent, s'érodent aux claquements sourds des injonctions de performance, de compétition, de rentabilité, de chiffre et de désirs artificiels. « L'argent, l'argent, toujours l'argent », se lamente Edouard G. Robinson, personnage dans le film de Jean Rouch, *Moi, un noir*, alors qu'il voudrait simplement vivre. Tout comme ses amis, il a dû quitter son pays pour trouver du travail. Il dort dans la rue, compte son argent pour manger, vit au gré de petits boulots qui ne lui rapportent rien, où il laisse sa peau d'homme fort, et un peu de sa dignité. Il a parcouru le monde entier, il s'est engagé dans l'armée française pour combattre en Indochine, il a tué. « J'ai tout fait, mais rien ne m'a servi... Tout ça pour quoi? Pour rien...Je suis triste, la vie c'est ça... Que la vie est compliquée ». Alors il y a le samedi pour oublier la misère, les sorties avec les filles à la plage, le football, la danse et la musique du soir, et l'alcool aussi. Beaucoup d'alcool. Toutes sortes de drogues aujourd'hui à



vrai dire. Au début pour panser ce qui n'est plus supportable. Ensuite, par dépendance morbide. Voilà comment on détruit un homme. Quand ils partent pour l'idéal qu'ils ont si souvent espéré, personne ne leur dit qu'ils se dirigent vers une autre forme de misère dans laquelle ils seront esclaves de leurs nouveaux bourreaux apathiques et prisonniers de leur culpabilité-gangrène à être vivants, là et pas dans leur famille, pauvres et pas nantis, rejetés et pas accueillis.

## VI.

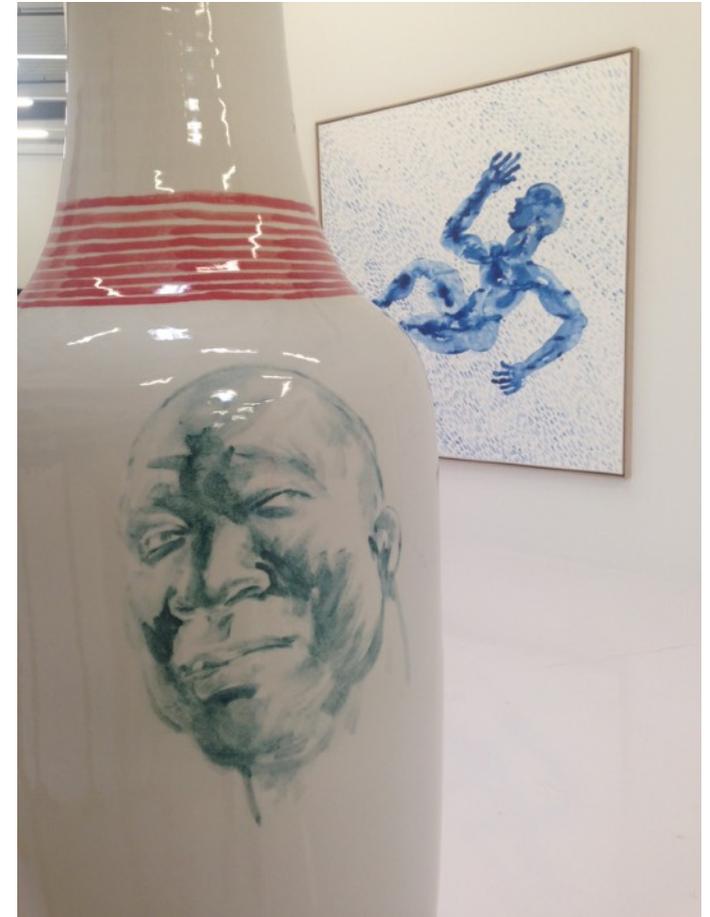
Sur leur tête, un rouge sang mêlé au sel mêlé aux cheveux, un rouge dégueulasse de sang séché par le soleil rude du désert d'eau, un sang coagulé, marron, une proie à charognards, une odeur de mort, une odeur de fin de vie. Lutter dans l'eau, chercher de l'air, implorer le ciel, étirer son cou avec grand peine, patauger dans le vide de la mer hostile, une mer affamée épuisant sa proie comme l'araignée épuise l'insecte qui se démène dans sa toile. Se résigner face à la mort, une ultime prière, le dernier espoir et se sentir mourir, partir, se plier à une fin involontaire, la fin d'une vie courte et tellement inachevée. Echouer à réaliser son rêve, à avoir une seconde chance, mourir loin de ses terres, de sa famille, de ses ancêtres, dans la solitude d'un accident bête. Ne pas accepter, une dernière fois, s'évanouir dans les eaux et comprendre que l'eau se répand à l'intérieur du corps dans ce dernier instant de conscience. D'ultimes images peut-être, de jours heureux et de bien-être. Laisser son corps s'enfoncer lentement dans les abysses de la mer, dans un état d'apesanteur merveilleuse, un liquide amniotique comme de l'acide, un



assassin, un plaisantin. Un corps qui sombre parmi d'autres corps, une fête improvisée où les hommes sont déguisés en humiliés, en tristes fous, en fléaux du monde, en coupables, en rat de cale viandard, en crève la faim hagard, en problème, forcément. C'est loin du rêve du migrant, homme simple ambitieux, portant sur les épaules maintenant l'étiquette de malheureux, l'étendard de la liberté bafouée, la Déclaration des Droits de l'Homme, le visage inopportun. Même s'il n'a rien demandé de tout ça. Et pendant que quelques uns se demandent s'il est bien ou mal de se mêler de leur drame, eux meurent. Dans une barque, dans un bateau gonflable, dans un squat, dans une heure.

VII.

*ainsi la providence laisse place à l'indifférence  
 ma vie est un problème  
 un cas de conscience  
 je ne savais pas qu'elle avait tant d'importance!  
 je suis un fléau, un poids pour le monde,  
 j'encombre  
 sous les flots je passe inaperçu  
 je n'existe plus  
 mon dernier souffle me soulage  
 et libère les esprits de ceux qui sont sur terre*



## VIII.

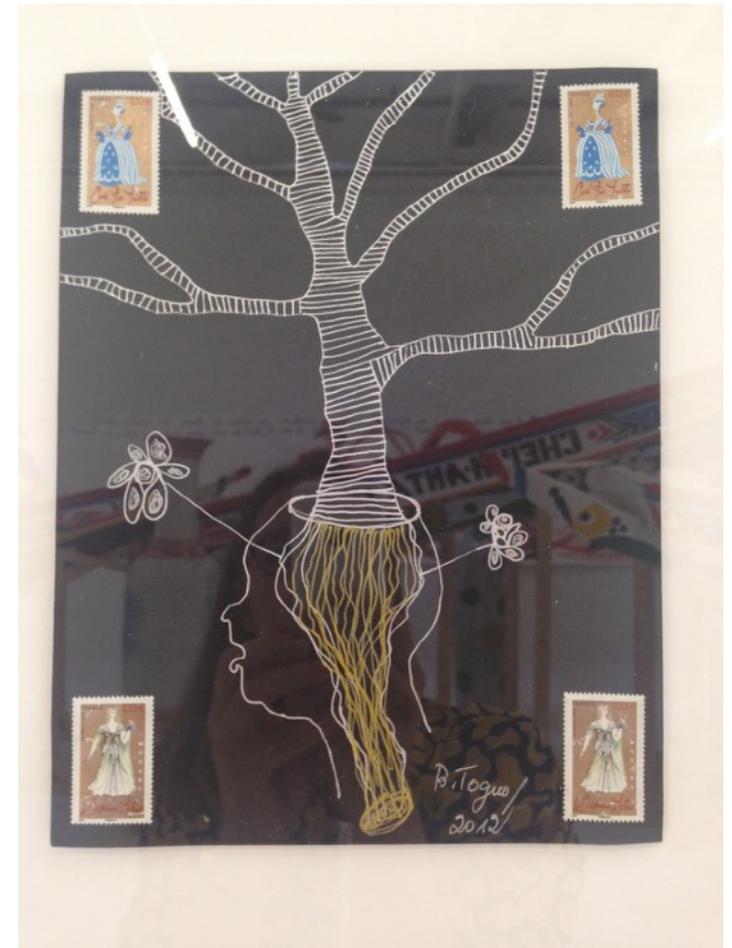
On retrouve dans les poches des cadavres repêchés sous l'eau toutes sortes d'objets personnels, des souvenirs, des photos mais aussi des petits sachets de terre que ces hommes et ces femmes ont ramené de leur pays natal pour se remémorer sa couleur, son odeur, ou simplement, pour emporter un bout de chez soi dans ce nouveau pays qu'ils ne connaissent pas. On retrouve aussi parfois cousu dans la doublure du blouson d'un adolescent, comme un objet précieux, comme une possible monnaie d'échange, un bulletin scolaire. Avec de bonnes notes sans doute, pour montrer au pays d'accueil qu'on est un bon élève capable de poursuivre de belles études, pour prouver qu'on est lettré et digne d'être bien traité, qu'on n'est pas des bêtes ou de stupides clichés. La plupart des corps ne sont plus que des squelettes anonymes que certaines organisations tentent avec force et détermination de ramener à la vie en décelant leur identité. En attendant ils portent un numéro. Au fond des eaux, ils sont des corps perdus sans stèle, des morts sans rituel dont la famille ne peut faire le deuil. Un corps parmi d'autres qui remplit les statistiques, un chiffre, un de plus dans la masse quotidienne des disparus en Méditerranée. Certains événements ne semblent plus sensibiliser à force d'habitude. Quand on banalise, on déshumanise. Mourir devrait être un moment intime partagé avec les siens, dans la plus grande dignité, dans le cadre opportun d'un environnement amical, dans la quiétude d'une fin de vie idéale. Tout le monde devrait avoir droit à une mort gracieuse et ne pas périr seul sur une embarcation laide en plastique, dans l'horreur de la terreur. Il y a des morts injustes, et



d'autres, injustifiables. A croire que certains êtres humains valent plus que d'autres. Qui sauvera-t-on en premier?

IX.

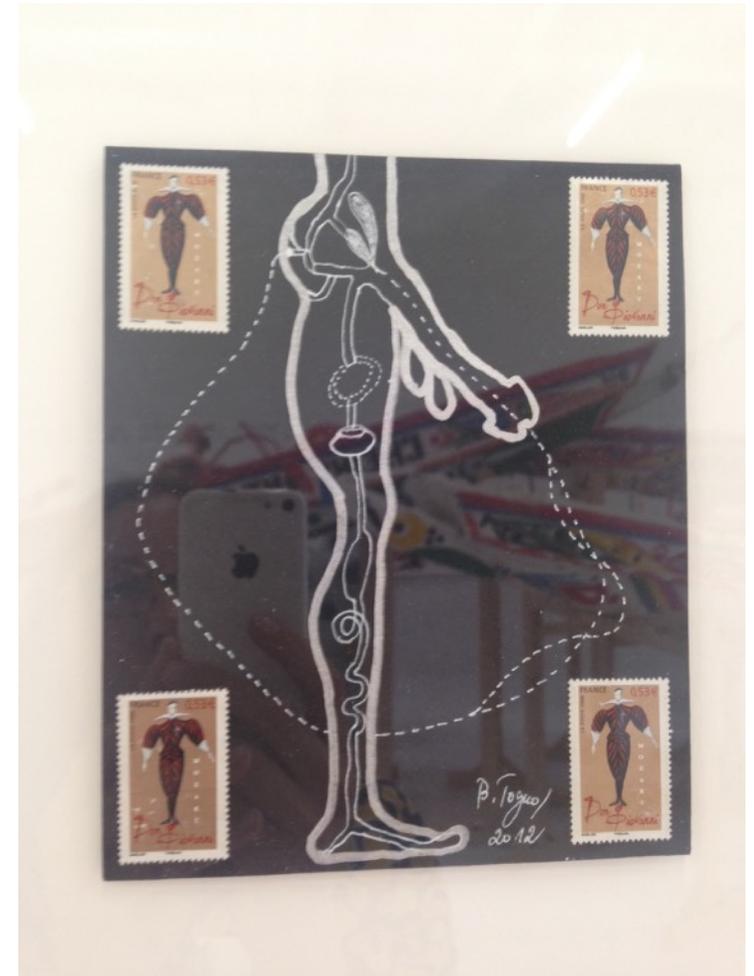
Il est temps de se préoccuper des vastes mouvements migratoires à venir en rappelant que la migration des peuples n'est pas une idée neuve. Comment accueillir dans les meilleures conditions ceux qui se déplacent et dont le nombre va augmenter exponentiellement au gré des conséquences du changement climatique, parmi lesquelles l'impossibilité de continuer à vivre dans certaines régions du monde, inondées ou asséchées, aux températures encore inégalées? En outre les guerres ne s'arrêteront pas, ni les conflits, ni la misère, ni la détresse, ni les envies de vivre et d'étudier ailleurs, de tenter sa chance et de réaliser ses rêves. Se préparer dès maintenant à ces phénomènes d'ampleur, c'est amoindrir la peur et avoir les cartes en main pour répondre aux besoins humains psychologiques et physiques. Actuellement, la moyenne de séjour dans un camp de réfugiés est estimée à 25 ans. Avec un peu de chance, le camp est organisé comme un village et possède les commodités d'usage, voire sa propre économie. Mais la réalité l'emporte sur la chance et la majorité des lieux de transit soumettent leurs indigènes à la misère sanitaire, éducative et culturelle, à la violence, à la pauvreté, à l'errance. Une misère comme la peste, une mise en quarantaine. Combien de temps peut-on vivre derrière des barbelés, sous des tentes décousues et des cartons dérobés, sans pouvoir se laver,



manger à sa faim, se vêtir, choisir? Comment mener une vie saine et honnête, rester debout après tant d'épreuves, de sacrifices, d'humiliations, d'incertitude et d'imprévisibilité? Sans devenir fou. Sans perdre son identité. D'où jaillit cette formidable énergie qui maintient les corps et les esprits en vie? Peut-être l'anesthésie provoquée par l'instinct de survie. L'instabilité empêche de se projeter dans le futur, d'imaginer un avenir pour sa famille. La pauvreté et le sentiment d'injustice attisent les haines et le dégoût des autorités, de soi et de la vie. Cette misère provoque un traumatisme profond chez les individus, or on sait aujourd'hui que les traumatismes se transmettent de génération en génération. Quelle humanité sommes-nous donc en train de créer? Une humanité abîmée c'est certain, une humanité amputée de ses fondements vitaux.

X.

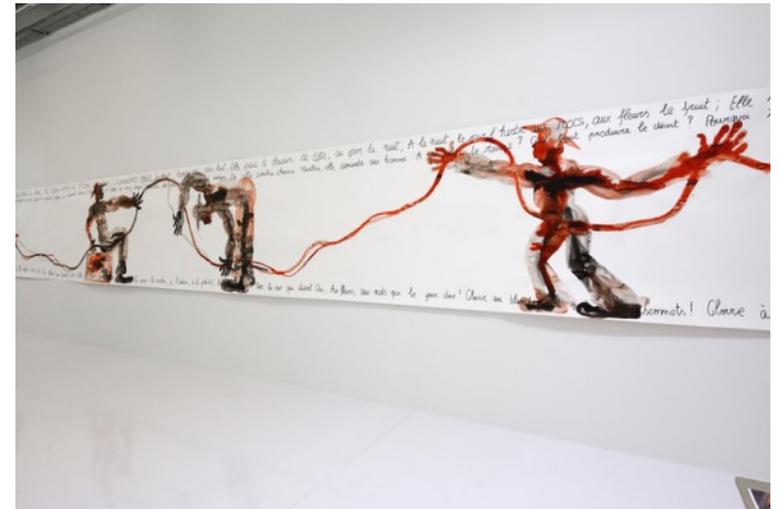
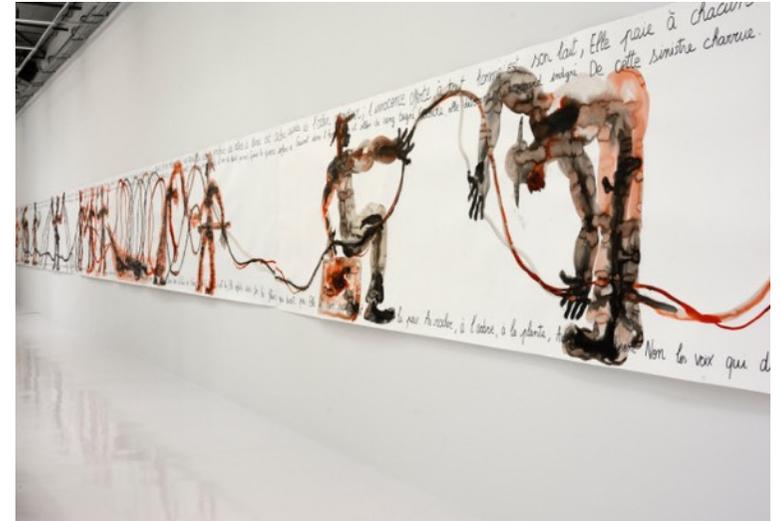
Je regardais la rivière paisiblement, distraite par les cercles formés à sa surface et par le mouvement hypnotique de l'eau emportée sans cesse par sa masse dans la même direction. Elle matérialisait inopinément une sorte de temps régulier soumis à aucune loi, et semblait servir grâce à un sens inné de l'organisation et un empressement certain, une mission dictée par bien plus grand qu'elle. Elle avait pris sa source loin déjà, et se jetterait bientôt dans un fleuve qui arroserait à son tour une mer et un océan. C'est intéressant de comprendre le cycle de l'eau et son interdépendance avec les végétaux et les êtres vivants, comme s'il existait une solidarité naturelle entre les éléments. Sous la peau des



hommes, un réseau veineux fait circuler le sang en sens unique selon un cycle intelligent vital animé par les pulsions électriques du coeur. Où se trouve le coeur de la Terre?

## XI.

Un rouleau de papier court le long du pan de mur le plus long de la salle d'exposition. De loin, on aperçoit une succession de figures en mouvement dans une scène qui transpire une certaine sauvagerie. Les contours des dessins sont aléatoires et disproportionnés renforçant un chaos exprimé par des corps enchaînés aux pieds, aux poignets, au cou, peints en rouge et noir, rouge pour le sang, noir pour la peau; des corps qui semblent étreints, d'autres soumis, d'autres en possession d'un fouet dans la posture de celui qui a le pouvoir. Comme le reliquat d'un passé peu enfoui. Comme la réminiscence de fantômes peu amis. Puis, de près, les corps meurtris ne sont plus que des corps poreux que l'eau a traversés en drainant sur son passage les événements douloureux de l'histoire. Ainsi, l'hiver cède sa place au printemps, saison de la renaissance et de la résilience. Tout autour, les extraits du poème de Victor Hugo, *La Terre - Hymne*, accompagnent les hommes avec bienveillance. Les chaînes ne sont plus que les racines de la Terre qui les embrasse. Elles ressemblent par leur aspect en vigne à de jeunes rameaux de vigne dont la croissance vigoureuse répond à la qualité d'un sol fertile, symbole d'un avenir fructueux. Le rouge sang s'est dilué en camaïeu d'ocres rappelant les couleurs des oeuvres d'art rupestre. Ce



rouleau peint devient alors une fresque qui résonne comme le témoin de la vie des hommes sur Terre illustrant des tâches journalières et les gestes simples du travail agricole. Un chapeau pour se protéger du soleil, un dos qui se courbe pour récolter le fruit des semences, des corps comme des arrosoirs pour irriguer la terre, une main tendue vers l'autre symbolisant l'entraide dans la collectivité. Une main grande et forte qui anoblit le travail manuel, source de grands oeuvres et signe d'une générosité naturelle. L'eau, la terre, le sang donnent la vie. Victor Hugo rappelle la bonté et la beauté de la nature ainsi que la paix qu'elle inspire. On oublie parfois sa modestie dans le brouhaha des hommes. Comme un parent bienveillant devant les sottises de son enfant. Nous sommes un fruit de la nature; quand nous nous en éloignons, nous nous éloignons de nous-mêmes. Aussi lui être de bonne compagnie, c'est se rapprocher de l'essentiel.

## XII.

La fresque mène le visiteur au dernier espace d'exposition consacré à la présentation des actions de Bandjoun Station, le projet artistique créé par Barthélémy Togo à Bandjoun au Cameroun, sur une terre familiale. Il semble avoir prélevé un échantillon, procédé à une coupe stratigraphique des composantes du projet pour faire découvrir au plus grand nombre ses multiples facettes et suggérer son dessein. On retrouve en effet une grande table rectangulaire conviviale autour de laquelle on peut s'installer en nombre et bavarder, bouquiner, boire un café - celui de Bandjoun Station, dessiner et regarder les oeuvres



accrochées en face et sur les côtés, celles de jeunes artistes que Barthélémy Togo a invité spontanément dans l'exposition. Car si Bandjoun Station a d'abord été imaginée comme un atelier de création, de production et de résidence, elle s'est rapidement transformée en lieu d'échange, de transmission et de communication. Barthélémy Togo a progressivement développé une collection constituée des oeuvres d'artistes du monde entier, délimité des salles d'expositions temporaires, des espaces de travail collectif et aménagé un salon de lecture et une bibliothèque bien garnie. Il y organise avec son équipe des programmes de formation aux métiers de l'art, propose des visites patrimoniales aux jeunes artistes en résidence, convie des poètes, des cinéastes, des danseurs, des musiciens, des chercheurs, y accueille même des cérémonies de mariage pour nouer d'autres liens entre Bandjoun Station, la ville et les habitants. Le lieu est ouvert à tous. Plus encore, il a initié il y a quelques années en association avec la communauté locale le développement de parcelles agricoles pour la culture de caféiers et de plants de maïs jaune, de manioc, d'arachides, de haricots blancs et de bananiers, sans produits chimiques, ni graines transformées, et dont les prix sont fixés en accord avec les agriculteurs du territoire, non en fonction des limites asphyxiantes imposées par le marché occidental. Barthélémy Togo a la vision d'une vie idéale organisée autour de l'art, de l'instruction, de la collectivité, de la nature et du travail *sensé*. Des bouées salvatrices pour éviter le naufrage de l'humanité. Des outils nécessaires pour penser librement et mener sa vie en toute autonomie, vers une nouvelle destinée.

